

Le noir italien : ni bûcher ni Nobel

Massimo Carloni

Traduction : Kentaro Okuba

Massimo Carloni, d'Emilie, est un critique télévisé et littéraire, expert en jaunes et noirs, italiens et internationaux à 360 degrés, plus un écrivain à quatre et six mains (Le cas Degortez, avec Antonio Perria, Mondadori, 2002, Prix Tedeschi ; Backstage, avec Alessandro Cannevale et Sergio Sottani, Einaudi, 2006).

Cet article paru à l'origine dans le Dictionnoir (sous la direction de Mauro Smocovich) édité en 2006 par Delosbook, le premier "guide complet des auteurs et des histoires de l'inquiétant" tous italiens, est reproduit ici grâce à la bienveillance des éditeurs et de l'auteur.

Le polar italien n'existe pas.

Des critiques ulcérés, des éditeurs élevés au petit lait et à Proust, des doctes qui n'éprouvent d'émotion que devant des pages recouvertes par deux siècles de poussière au moins, des écrivains de jaunes, oui, mais honteux et mimétisés sous d'inoffensifs pseudos anglo-américains, tous en ont tué le concept pour des années. Mais les critiques, ceux qui sont sérieux, ceux qui n'ont pas d'ulcère (Roberto Pirani, pour nommer quelqu'un) discutent encore pour savoir si les premiers exemples de littérature policière naissent en Italie dans la première ou la seconde moitié du dix-neuvième siècle ; c'est un fait que le roman d'enquête italien débute ses premiers pas incertains sur le tronc fleuri du feuilleton, fécondé par la chronique judiciaire et sollicité par les traductions des chefs d'œuvre de Poe et de Conan Doyle. De "grands" écrivains comme De Marchi et De Roberto, de bons artisans comme la Invernizio et Salgari, le bas fretin de la littérature de masse – comme il s'en trouve dans tous les genres –, se rassemblent avec des fortunes diverses jusqu'à ce que...

Jusqu'à ce que la conjonction astrale favorable d'une initiative éditoriale de la Mondadori ("les livres jaunes") et de la politique autarcique du fascisme ne nous offre pour une décennie environ (de 1931 à l'armistice) un beau produit de serre : des auteurs protégés comme des pandas, en tant qu'italiens, échappent à la concurrence implacable des anglo-saxons et s'éclot la fragile fleur du polar italien : de cette génération, il reste des romans oubliables, mais aussi des auteurs du calibre de De Angelis, de D'Errico et du jeune Scerbanenco.

Le policier aussi sera enfoui sous les débris de la guerre et de l'armistice : le régime craint que de telles lectures puissent pousser à de mauvaises pensées les lecteurs qui ont bien autre chose à faire. C'est vrai que les auteurs italiens descendent eux-aussi dans leurs "abris" : collections littéraires "normales" ou collections policières semi clandestines accueillent ceux qui ne se résignent pas au silence. Après la guerre, le marché va un petit peu mieux, avec l'aide cependant du Giallo [Jaune] Mondadauri rénové : les Italiens ne sont pas très appréciés parce que – disent-ils – les

lecteurs ne les soutiennent pas. C'est un peu difficile quand le goût a été formé pendant des années par des tonnes de pages saturées d'ambiance métropolitaine ou rurale anglo-américaine. Nouvelle descente donc dans les "abris" des collections fantastiques, avec des pseudonymes vraiment embarrassants, bien que Enna, Donati et Ciabattini, au milieu des années cinquante, se battent courageusement et en vain dans une trouée concédée par Giallo Mondadori.

Heureusement, il y a Leonardo Sciascia et son *Jour de la Chouette*, qui, à l'aube des années 60, contient déjà plusieurs séquences d'ADN du jaune/noir italien à venir : roman problématique bien que consolatoire (pour reprendre une distinction célèbre d'Umberto Eco) ; une existence réaliste s'est ancrée de manière stable dans une réalité régionale (et qui se greffe ainsi sur le tronc heureux du vérisme/réalisme du dix-neuvième, du nouveau réalisme entre les deux guerres et du néoréalisme résistentiel d'après guerre) ; une histoire capable d'interpréter les ferments les plus vitaux de la société italienne en mutation rapide. Avec la Mafia et la criminalité sicilienne, des auteurs comme Camilleri, Piazzese, Di Cara feront aussi les comptes (littérairement) trois décennies plus tard, attachés tous les trois, de manière différente, à donner une image nette et sans faux-semblants de la lutte contre la Pieuvre.

Après Sciascia, c'est au tour de Georges Scerbanenco dans l'ultime chapitre d'une vie dédiée à la littérature : *Vénus privée* (1966) le fait sortir d'un coup du dur servage des romans post-seconde guerre jaune-rose ou rose-noirs, impose à l'attention des lecteurs une Milan déchirée par le boum économique, et conquiert même ces Français chauvinismes et ces cinéastes italiens prêts à dépouiller toute tendance nouvelle. Ce sont trois années de faste avant que Scerbanenco et son Duca Lamberti ne nous quittent, nous laissant encore un peu plus seuls.

Fruttero et Lucentini portent l'estocade finale aux préjugés avec *La femme du dimanche* en 1942 ; une intrigue brillante, une écriture surveillée, un Turin de roman à clés et la lecture de l'histoire devient un jeu de société. Les critiques ulcérés succombent, dédouanent finalement le genre, mais, quand ils s'aperçoivent que désormais le polar italien marche sur ses deux jambes, le "mal" est fait. Petit à petit, avec une trajectoire sure mais curviligne, le jaune/noir conquiert ville par ville, région après région, donnant paradoxalement raison aux détracteurs d'autrefois. Le polar italien n'existe pas (au sens d'un schéma univoque et passivement accepté). Il existe des polars italiens.

Milan, avec le temps, est finement découpée ; Perria en offre le tableau d'un chroniqueur de noir typique qui travaille aux côtés des policiers ; Olivieri en conte les perversions bourgeoises ; Secchi en chante candidement les louanges malgré tout ; l'école des "durs" de la dernière décennie nous la présente dans de nouveaux lieux (ou non-lieux) de rencontre : les centres sociaux, les endroits à la mode, les périphéries anonymes et scélérates, et plus d'un auteur, consciemment ou non, finit par vêtir des tissus néodécadents dans lesquels la frontière entre l'art et la vie disparaît et l'unique chose qui compte est le style.

A Turin, après le cyclone Fruttero & Lucentini, une école locale plus traditionnelle se développe avec les enquêtes historiques de la Baltaro ou la reconnaissance de la

planète Fiat par Felisatti & Gambarotta. L'influx bénéfique s'étend également à la vallée d'Aoste qui a présenté justement l'année dernière une anthologie du noir local.

La Trivénétie peine au contraire à s'acclimater ; Venise, cité du mystère par excellence, est seulement effleurée par nous alors qu'elle alimente la veine de Donna Leon, écrivain qui y place ses noirs mais qui perversément refuse de les traduire en italien ; plus à l'est, Trieste, mis à part le cavalier seul de Sergio Miniussi à cheval entre les années 60 et 70, Veit Heinichen, un allemand immergé dans le chef-lieu julien, et Sergej Verc, un Italien d'origine slovène, interprètent le ton plus authentique d'une ville qui n'est plus une frontière, mais un pont européen vers les Balkans.

L'Emilie-Romagne est au contraire la région qui a su le mieux développer le nouveau genre, bien que dans la spécificité de ses réalités provinciales ; de la Parme de Gilli, Bevilacqua et surtout Varesi, à la Reggio Emilia de Coloretti et de ses plus jeunes collègues ; de la Modène de Guicciardi et Pedriali à la Romagne gothique de Baldini, elles sont toutes les variations d'un thème fondamental, pour parler comme Lucarelli, celui de la région-métropole étalée le long de la voie Emilie. Et c'est Bologne l'épicentre de ce tremblement de terre littéraire ; tout d'abord Loriano Macchiavelli et son policier Sarti Antonio commencent par vérifier les fragiles certitudes de la capitale de la bonne administration "rouge" ; puis Gianni Materazzo nous fait connaître une certaine bourgeoisie qu'il vaut mieux tenir à l'écart ; tandis que Danila Comastri Montanari se réfugie dans son polar historique impérial de prédilection, Pino Cacucci recueille les désillusions d'une génération qui croyait en un "autre" qui se trouve, peut-être, maintenant au-delà de l'Océan ; Carlo Lucarelli, après le début historique de son détective "fasciste", revient sur l'actualité, incisant sans pitié les plaies de la Uno blanche et des serial killer qui font de nous aussi leur complice. Et l'Emilie Romagne fait école ; dans le sens qu'à Bologne naît le "groupe 13" qui tente de proposer le noir comme forme de extrêmement moderne de lecture du réel et l'exemple est suivi par Milan et Rome.

En Toscane, après un départ laborieux (nous avons du reste ici un écrivain étrangère, la Nabb, qui y place ses polars) se forme un beau groupe d'auteurs, Leonardo Gori en tête, qui cherchent à raconter l'histoire contemporaine et moins récente d'un Grand duché et d'une capitale découvrant avec stupéfaction que la modernité les a blessés et défigurés bien plus qu'ils ne le croyaient.

Dans les Marches, émerge enfin le talent excentrique mais fascinant de Luciano Anselmi qui écrit hélas bien trop peu sur son commissaire Boffa, mais suffisamment cependant pour en faire un petit classique à placer, cette fois sans triomphalisme éditorial, au niveau de Simenon lorsqu'il se fait chantre des provinces.

Peu relevée pour l'instant la production de l'Ombrie avec quelques auteurs (Cannevale, Rufini et peu d'autres) cherchant à interpréter le charme séculaire en le conjuguant avec les squelettes des petits et grands bourgeois qui résident dans les villes médiévales silencieuses et tourées.

Rome prend tout de suite le témoin de Scerbanenco ; dans les années 70, naît une paire de beaux artistes (Felisatti & Pittorru et Russo) qui construit à l'époque, grâce

aux retours du passé (Enna) et aux greffes successives (Felisatti & Santini, Zandel, Rossi & Caprarica, Augias), un bel exemple de "noir politique" imprégné du social, prompt à dénoncer les zones obscures de notre histoire plus ou moins récente (la prédominance de la "race patronne", la déviance des institutions à commencer par les services secrets, le drame de Tangentopoli) même s'il y a parfois une certaine rigidité idéologique dans la révélation des vrais responsables de tels méfaits. Plus récemment l'école "néonoir" a tenté de rénover les thèmes et les langages avec des résultats divers, tandis que le jaune plus traditionnel, comme celui de Quattrucci reprend de la vigueur.

Pour Naples et la Campanie, même sans vouloir oublier Giuseppe Ferrandino et un outsider comme Peppe Lanzetta, c'est surtout Attilio Veraldi qui avec une lucidité extraordinaire, depuis *La Mazzetta* (Pour Service rendu, 1976), nous offre de la cité parthénopéenne de durs éclats du sous-bois délinquantiel, du terrorisme de gauche, de la Camorra et de ses vengeances, de cette même réalité urbaine et sociale, d'après-guerre, grouillante et désespérée, célébrée dans (peut-être) trop de films.

Les Pouilles sont entrées il y a peu dans le noir grâce à Gianrico Carofiglio ; une Bari peu réjouissante et touristique, dure avec elle-même et avec les immigrés qui ont choisi (?) d'y vivre.

En survolant la Sicile, dont nous avons déjà vu l'ADN dans notre noir contemporain, il reste la Sardaigne, fermée et orgueilleuse peinte avec amour et fermeté par de jeunes (Fois, Todde) et de moins jeunes auteurs (Perria) soit dans son duel infini avec la modernité, soit dans ses rites antiques d'enquête hérités d'une réalité agro-pastorale.

Le jaune italien donc n'existe pas. Il existe beaucoup de jaunes italiens, de divers niveaux littéraires.

A ce point donné, après avoir gagné la bataille, il faut l'humilité, la sagesse, la conscience de ses propres limites : s'il y a quarante ans, il n'était pas croyable qu'un auteur de noir, au hasard (comme aurait dit Toto), produise seulement des cochonneries, il n'est pas davantage acceptable aujourd'hui que quiconque manipule le noir et un peu de langue italienne, notamment dans sa version métissée et juvénile, soit salué comme un nouveau Vian, Ellroy, ou encore un Hemingway.

Certes, parce qu'il y a le danger réel que notre hypothétique auteur y croit.

Surtout, parce que ce serait néfaste pour tout le mouvement, qui n'a pas encore défait tous ses adversaires.